

I

FRANKLIN, LES ANNÉES D'ENFANCE

*I, too, sing America.*

[...]

*I, too, am America.*

Moi aussi, je chante les États-Unis d'Amérique

[...]

Moi aussi, je suis les États-Unis d'Amérique.

LANGSTON HUGHES

«Moi aussi», *The Weary Blues*

*NINE-ONE-ONE*

JE N'AUROIS JAMAIS DÛ composer ce foutu numéro. Si je pouvais, je supprimerais définitivement le 9 et le 1 du cadran de mon smartphone. Comme un cyclone, ou une inondation, raye du jour au lendemain un village entier de la carte du monde. J'aurais une application spéciale avec un clavier sans ces chiffres. Je suis prêt à la payer un bras, s'il le faut. Cela dit, si c'était possible, ça le serait partout ailleurs, sauf ici. Pour les résidents de ce pays, le «*nine-one-one*» est une référence incontournable. Un peu à l'image de notre supérette pour les habitants de ce bout de Franklin Heights. Le prolongement naturel des doigts, au moindre pet de travers : une prise de bec entre conjoints, un gosse qui en a marre de ses parents, un passant inconnu qui marche tête baissée ou rase trop les murs, un clochard qui confond une bouche d'incendie avec une pissotière, le type bodybuildé qui a oublié de ramasser la crotte de son caniche... sans évoquer des problèmes beaucoup plus graves, genre le mec bourré ou «*cracké*» qui tabasse sa gonzesse – parfois, c'est l'inverse, mais c'est plus rare –, avant qu'elle ne se mette à crier sa peine aux oreilles des voisins ; ou le prédateur pervers qui course un enfant en plein jour... Toutes ces choses dont on cause à longueur de journée à la télé ou sur le Net. Qui te forcent à espionner tes gosses, à fouiller dans

leur téléphone, à être sur leur dos H 24, de peur qu'ils ne se fassent violer puis massacrer, ou l'inverse. Bref, à leur pomper l'air et à faire d'eux les névrosés de demain, dont une grosse part du salaire atterrira en liquide et sans facture dans la poche d'un psy.

Dieu seul sait pourtant s'il y en a, des problèmes, dans cette ville. Elle a beau être la plus grande de l'État, elle n'en est pas moins paumée. Même si ceux qui ont un peu de blé se la pètent avec leurs clubs privés, leur opéra... et leur fichu accent du Wisconsin, qu'ils peinent à cacher aux oreilles du reste du pays. Suffit qu'ils soient fatigués ou qu'ils aient un petit coup de champagne dans le nez, et ils perdent leurs grands airs, te bouffent une voyelle dans un mot, «M'waukee», traînent trop sur une autre, «*baygel*» au lieu de «*baggle*». J'aurais mieux fait de me barrer depuis longtemps. Quand mes potes, après le lycée, ont voulu monter à Chicago, la métropole la plus proche, pour y poursuivre leurs études. Les universités de là-bas sont bien meilleures que celles d'ici, en tout cas mieux cotées sur le marché du travail. Pour la plupart des copains, c'était juste un prétexte car, au bout du compte, ils n'ont jamais mis ne serait-ce que la pointe d'un orteil à l'université. Faute de thune, peut-être. Dans ce foutu pays d'Amérique, même quand c'est une fac publique, ça n'a jamais de «public» que le nom. À la sortie, tu peux te retrouver endetté pour une, voire deux générations. Comme si t'avais acheté une putain de baraque.

Aux dernières nouvelles, tous ces potes, ou presque, vivent de job en job. À quoi bon partir si c'est pour aller faire ailleurs le même boulot de chiottes qu'en restant chez toi? Comme ce cousin qui a fini par monter une supérette à

Evanston, dans la banlieue nord de Chicago, où un habitant sur trois est haïtien, enfin presque, alors qu'il aurait suffi de reprendre celle de ses parents ici. Au fond, ces mecs avaient juste envie de changer d'horizon. Respirer un autre air, où tout semble possible. Où les rêves les plus fous sont permis, voire encouragés. C'est la grande force de ce pays. C'est pas comme au Pakistan où, enfant puis adolescent, j'ai passé deux étés avec mes vieux. Ici, il y a toujours un endroit où aller planter sa tente pour essayer de changer son rêve en réalité. Même si, à l'arrivée, tu te fais carotter par plus malin que toi, que tu crèves la gueule ouverte, sans jamais y parvenir. Au moins, tu meurs avec l'espoir en étendard. Il n'y a pas pire que crever sans espoir.

C'est sûr, j'aurais dû mettre les voiles avec mes potes. Pousser même une tête jusqu'à New York, comme les plus entreprenants du groupe. Histoire de bien creuser la distance avec tout ça, laisser les choses derrière soi. Ça peut être salubre, parfois, de tirer une croix franche sur le passé. Enfin, façon de parler, car les croix et nous, vous savez. Au final, je suis resté enterré dans ce trou. Sans un diplôme en poche, j'ai échoué à la supérette de mon oncle, à la place du cousin parti à Chicago. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre? À part crever la dalle, ou vivre aux crochets de mes vieux, avec cette fille qui est tombée tout de suite en cloque et qui n'a rien trouvé de mieux que de me pondre deux mioches coup sur coup. Elle refuse de prendre la pilule, comme toutes ces femmes incapables d'aligner deux mots sans se mettre à parler de religion. Du coup, le soir, dans le lit, t'as beau avoir la trique, eh bien, tu as peur de l'approcher. Quand enfin tu prends ton courage en main,

tu y vas en tremblant. Des fois qu'elle retombe enceinte. Ça ferait une bouche de plus à nourrir, et toutes les dépenses que ça implique jusqu'à la fin du lycée, si le gosse ne s'est pas perdu en route. L'Oncle Sam ne fait pas de cadeau. Je ne veux pas d'une flopée de mômes, moi, comme on voit chez les Noirs et les Hispaniques. Ça multiplie les problèmes pour les gens comme nous, qui n'ont pas un crédit illimité à la banque.

J'aurais dû écouter mon cousin, monter à Chicago avec lui et notre bande de potes. Je n'aurais pas eu à composer ce foutu « *nine-one-one* ». Je n'aurais pas passé toutes ces nuits sans sommeil. Après la première, je croyais que je n'y aurais plus repensé. Du moins, ça se serait atténué, quitte à revenir une fois de temps en temps ; et j'aurais dormi huit heures d'affilée, quitte à être réveillé par mes propres ronflements, comme ça pouvait m'arriver avant. Mais non. C'est même plutôt le contraire. Ça empire au fil des nuits. J'en suis arrivé à ne plus pouvoir fermer l'œil du tout. Je peux me casser le cul au boulot toute la journée, la nuit venue, je ne m'écroule pas au lit pour autant. Les rares fois où j'y arrive, c'est pour me précipiter dans un trou sans fond, sans aucune saillie dans la paroi où m'agripper. En vrai, ça dure quelques minutes. Dans le sommeil, ça paraît une éternité. Et tout le long, une meute de visages noirs accompagne ma chute, en hurlant : « Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas... » Je me réveille en sursaut et en sueur. Je manque d'air. J'étouffe moi aussi. Je me précipite vers la fenêtre, je l'ouvre à toute volée sans pouvoir néanmoins respirer. Il faut plusieurs minutes avant que mon cœur ne retrouve un rythme à peu près supportable pour quelqu'un de normal comme moi.

L'imam à qui j'en ai parlé, en quête d'un peu de réconfort, m'a dit que j'avais fait le bon choix. « *The right thing*. C'est la loi. » Tu es obligé d'appeler la police quand tu suspectes un client de t'avoir fourgué un billet contrefait. Autrement, c'est toi qui trinques. Ça peut t'amener à la case prison. Il l'a dit avec d'autres mots, précieux et contrôlés, qui sont ceux des hommes de foi, mais ça revient au même. N'empêche, c'est moi qui ai composé ce foutu numéro. Par réflexe. Le prolongement de nos doigts, je vous dis. Un peu par lâcheté aussi. Par les temps qui courent, il ne fait pas bon pour un musulman d'avoir affaire aux flics. Même pour une histoire de faux billets. Ils auront vite fait de t'accuser de blanchir de l'argent pour financer des activités terroristes, Daech et autres organisations pas en odeur de sainteté, dont tu ignorais jusqu'au nom avant qu'ils ne te gueulent dessus, voire pire, en garde à vue et te foutent la trouille de ta vie. Alors, j'ai composé le « *nine-one-one* ». D'ailleurs, je ne sais toujours pas si ce foutu billet était faux pour de vrai, ou pas. Les flics l'ont embarqué avec le type. Comme pièce à conviction, qu'ils ont dit. Et personne n'a payé le paquet de cigarettes que l'autre a acheté.

Quand j'ai composé ce fichu numéro, je n'ai pas cafté tout de suite que le type était noir. J'ai juste dit qu'il était grand et baraqué. Avec un début de calvitie au sommet du crâne. Je m'en suis rendu compte quand il s'est baissé pour ramasser le billet qui était tombé par terre. Il aurait été blanc, ou comme nous, il l'aurait peut-être camouflée avec un rabat de mèche. C'est le type de calvitie qu'on peut masquer facile, sauf si on a les cheveux en laine crépue comme lui. J'ai aussi signalé la couleur des vêtements. Un tee-shirt noir,